

N° 30 - JUIN 2016

LE JOURNAL DES AMIS DU MUSÉE des Beaux-Arts de Quimper

20 ans d'acquisitions

Jacques Villeglé, *Rue Joubert* (Angers), septembre 1957 - 42.5 x 62 cm - Affiches lacérées marouflées sur toile. Don de la Société des Amis du musée, 2016.

« LA LACÉRATION EST UN NON »...

LA MAJORITÉ DES ARTISTES QUI ONT APPARTENU AU MOUVEMENT DES NOUVEAUX RÉALISTES ÉTAIENT ORIGINAIRES DU SUD DE LA FRANCE : JACQUES VILLEGLE, LUI, EST NÉ À QUIMPER EN 1926, A PASSÉ UNE GRANDE PARTIE DE SON ENFANCE À VANNES, A ÉTUDIÉ À RENNES OÙ IL A RENCONTRÉ RAYMOND HAINS, PUIS À NANTES, A PASSÉ SES VACANCES À SAINT-MALO, A FRÉQUEMMENT VISITÉ ANGERS OÙ HABITAIENT SES PARENTS... C'EST D'AILLEURS DANS LA RUE JOUBERT, TITRE DE NOTRE TABLEAU, QUE DEMEURAIT SA BELLE-MÈRE...

Même si Villeglé a, au final, peu travaillé en Bretagne, son lien avec la région est toujours resté vivace : « Le Finistère c'était imaginaire, c'était le bout du monde », dit-il à propos de sa première exposition au musée des Jacobins à Morlaix en 1978, « je suis né comme Max Jacob à Quimper où j'ai vécu jusqu'à la veille de mes quatre ans, ville dont j'ai gardé un grand souvenir¹ ».

L'œuvre fondatrice donnée par l'association des Amis du musée date de septembre 1957 : on ne parle pas encore de Nouveau Réalisme, terme inventé par Pierre Restany en 1960 ; en avril-mai, huit ans après l'arrachage de sa première affiche Ach Alma Manetro, Villeglé, en compagnie de Hains, présente pour la première fois ses affiches chez Colette Allendy dans une exposition au titre évocateur Hains, Villeglé, Loi du 29 juillet 1881 ou le lyrisme de la sauvette. Les cartels des œuvres indiquent l'emplacement et la date de l'arrachage mais pas le nom des auteurs, ce qui en dit long sur la démarche d'objectivation de l'artiste.

Face à l'incompréhension des critiques et du public, Villeglé publie en 1958 Des réalités collectives où il présente la lacération comme une « manifestation spontanée » : « L'artiste devient celui qui choisit, qui collectionne (...) il s'empare d'une « composition » dotée de qualités esthétiques qui nous est révélée par la démarche de l'artiste dont l'intervention prend forme par le cadrage². » Loin de l'image du créateur démiurge, Villeglé invente la figure du « Lacéré anonyme », premier auteur des affiches avant que l'artiste ne les choisisse et ne les prélève.

Rue Joubert, résultat d'une superposition d'affiches lacérées, est très représentative du mode opératoire de l'artiste, de son univers de publicités déchiquetées, réutilisées et détournées, comme s'il « tailladait » la ville. Depuis la fin des années 1940, il utilise quasi exclusivement le « matériau » de l'affiche lacérée qu'il prélève ou collectionne dans les rues pour les maroufler sur toile, sans intervenir sur leur composition. Il revendique une certaine filiation avec

Matisse en indiquant, avec quelque humour, que lorsque le grand maître colle ses papiers, Villeglé, lui, décolle.

Il laisse émerger du chaos de la ville une certaine esthétique où s'unissent textes et images dans un tourbillon de couleurs et de mots fragmentés. Le quotidien, le « vil » entrent ainsi dans le monde de l'art : s'il n'intervient pas sur l'affiche elle-même, Villeglé choisit sa proie en examinant le lien qu'elle peut faire naître entre beauté plastique et message politique, poétique ou social. « Mon œuvre, dit Villeglé, s'est organisée sous l'égide du « Lacéré Anonyme »... cette notion d'anonymat m'a sauvé : car si j'avais produit moi-même des affiches ou des tableaux, j'en aurais fait un très calme le matin puis un autre expressionniste une heure plus tard. Or j'avais besoin, en tant qu'artiste, d'oublier mon identité et mes humeurs personnelles. Au moment où est apparue l'idée de « Lacéré Anonyme », j'ai su que j'avais trouvé l'idée générale. »

Appropriation du réel donc, mais aussi beauté des lettres, des mots, des couleurs qui se superposent, se télescopent pour former une poésie visuelle... Ces affiches lacérées constituent un véritable palimpseste urbain qui vient compléter, avec bonheur, l'œuvre *Rue Chaptal* du 18 août 2006 donnée par Villeglé lui-même au musée, suite à « l'Opération quimpéroise » organisée par le Quartier.

Sophie KERVRAN, conservatrice au musée.

¹Cité par Marion Daniel, Jacques Villeglé « Le Finistère c'était imaginaire, c'était le bout du monde », in Jacques Villeglé. Retour à Morlaix, Musée de Morlaix, catalogue d'exposition, 2015.

²Alfred Pacquement, « Le graffeur anonyme », in Villeglé-Graffiti politiques (1962-1991) / Brassai-Graffiti, Paris, Galerie Georges-Philippe et Nathalie Vallois, 2014, p. 6.

Editorial

Les vingt ans de notre association resteront marqués dans la mémoire des Amis par le don exceptionnel fait au musée d'une œuvre historique de Jacques Villeglé, *La Rue Joubert*, datée de 1957. Par cet achat, nous avons voulu honorer l'un des plus grands artistes français de notre époque, né à Quimper en 1926, et fêter avec lui l'année de ses 90 ans. Nous remercions chaleureusement Jacques Villeglé qui nous a généreusement offert une partie de ses droits lors de la vente de cette œuvre par la galerie Vallois, rue de Seine à Paris.

Acquérir une œuvre est avant tout une aventure humaine avec l'artiste. De renommée internationale, Jacques Villeglé est l'un des artistes majeurs du groupe des Nouveaux Réalistes. Il aime rappeler que la Bretagne l'a vu grandir à Quimper, puis à Vannes. En 1947, à la fin de sa formation dans les Ecoles des beaux-arts de Rennes et de Nantes, il réalise ses premiers actes créatifs à Saint-Malo en compagnie de son ami Raymond Hains (1926-2005), originaire de Saint-Brieuc. Ils collectent des «objets trouvés», des fragments de prospectus et des débris de la guerre pour les détourner, comme dans cette sculpture de Villeglé exposée au Centre Pompidou, *Fils d'acier, Chaussée des Corsaires*.

Depuis sa première exposition à Morlaix en 1978, Villeglé est bien connu en Bretagne, les expositions se sont succédées dans les musées et les centres d'art : à Rennes en 1985 et 1990, à Locquémeau en 1998, à Saint-Malo en 2002, à Vannes en 2003, à Quimper en 2006, à Morlaix en 2015.

Pour enrichir la collection du musée, les Amis doivent suivre la politique d'acquisition définie par les conservateurs. Suivant l'opportunité du marché de l'art, notre engagement permet parfois de compléter le budget du musée pour un achat ou d'acquiescer en urgence. Mais chaque acquisition impose une cohérence avec la collection existante. Ainsi *La Rue Joubert*, prélevée en 1957, dans une rue à Angers à proximité du cinéma l'Arlequin, sera mise en regard avec le don de Jacques Villeglé en 2007, *La Rue Chaptal*, réalisée le 18 août 2006 à Quimper.

Cette année-là, à l'occasion des 80 ans de l'artiste, le Quartier-centre d'art contemporain, lance, avec la collaboration de Villeglé, «L'Opération quimpéroise». Les affiches de l'exposition, collées sur des panneaux électoraux dispersés dans la ville sont recouvertes par d'autres affiches, déchirées chaque jour par les passants. Jacques Villeglé récolte des fragments d'affiches lacérées qu'il maroufle sur toile. La galerie Vallois a présenté les œuvres de «L'Opération quimpéroise» en avril 2016.

L'œuvre de Villeglé se situe au croisement du Nouveau réalisme, du Lettrisme et de l'Internationale situationniste. Revendiquant sa position de flâneur, son travail consiste à laisser émerger du chaos urbain les beautés cachées dans les épaisseurs de papier déchiré par des mains anonymes. Ainsi, son œuvre, ancrée dans l'actualité, est saluée par les jeunes générations d'artistes.

Merci à tous nos adhérents qui ont permis cet achat, et souhaitons que notre dynamisme puisse continuer à soutenir d'autres actions de mécénat et à enrichir la collection du musée.

Marie-Paule PIRIOU, présidente.



Jacques Villeglé, *La Rue Chaptal* - H. 139 x L. 119 cm
Date de création : 18 août 2006.

Des amateurs d'art pour un musée

GRÂCE À SON GÉNÉREUX DONATEUR, LE COMTE JEAN-MARIE DE SILGUY, LE MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE QUIMPER, INAUGURÉ LE 15 AOÛT 1872, PRÉSENTE L'UNE DES COLLECTIONS LES PLUS IMPORTANTES DE BRETAGNE AVEC CELLE DU MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE RENNES. LA SOCIÉTÉ DES AMIS DU MUSÉE EST CRÉÉE EN 1949 DANS UN CONTEXTE PARTICULIÈREMENT FAVORABLE. DEPUIS PRÈS D'UN SIÈCLE, IL EXISTE À QUIMPER ET DANS LA RÉGION UN FOYER IMPORTANT D'AMATEURS AVERTIS, SENSIBLES AUX ŒUVRES DES ARTISTES LES PLUS RENOMMÉS, ATTIRÉS PAR LES SCÈNES PITTORESQUES ET LA VARIÉTÉ DES PAYSAGES. D'APRÈS MAX JACOB, « NOUS AUTRES LES ENFANTS DE QUIMPER, NOUS AVONS VU LES PEINTRES AVANT MÊME D'AVOIR VU UN TABLEAU, NOUS AVONS RESPECTÉ, AIMÉ LA PEINTURE AVANT D'AVOIR SU QU'IL EXISTAIT D'AUTRES ARTS ».

La vie culturelle quimpéroise est animée par des Sociétés savantes : La Société archéologique du Finistère, fondée en 1845, s'intéresse à l'histoire locale et expose ses collections dès la création du musée jusqu'en 1911. Sous l'impulsion de Charles Godeby, conservateur en poste de 1922 à 1949, La Société des Amis des arts, active dès le début des années vingt, porte son regard sur la production des artistes de l'époque. Ainsi en 1926, les Amis des arts exposent des œuvres de Matisse, Thompson, Fromuth, Cheffer... (Le Finistère, 15 septembre 1926). En 1935, l'Union artistique de Quimper, fondée douze ans après celle de Concarneau (1923), se donne la mission de faire « connaître et aimer la vraie peinture depuis un siècle et celle d'aujourd'hui » avec une rétrospective de Sérusier en 1938, et une exposition importante d'œuvres de l'École de Pont-Aven, Gauguin, Bernard et Filiger en 1946. L'ouverture d'une Ecole municipale des Beaux-arts et Arts appliqués, en 1947, dont la vocation est de « faire évoluer l'art breton dans la ligne même de la tradition », démontre la volonté de la mairie de perpétuer les traditions artistiques de la ville de Quimper.

La Société des Amis du musée est créée en 1949 (Journal officiel du 30 décembre 1949) sous l'impulsion d'une jeune conservatrice venant du musée du Louvre, Gilberte Martin-Méry. Cette Société des Amis du musée de Quimper est ainsi antérieure à la Société des Amis du musée des beaux-arts de Rennes, fondée en 1952.

À la suite de conférences sur L'École de Pont-Aven et Meyer de Haan qu'elle donne aux musées d'Otterlo et d'Utrecht, Gilberte Martin-Méry présente à Quimper une exposition sur le même thème. Malgré la brièveté de sa mission au musée de Quimper, deux ans seulement, elle constitue les premiers fonds d'œuvres de l'École de Pont-Aven et de Max Jacob et réor-

ganise les collections dans les salles XVII^e et XVIII^e siècles, ce qui, d'après Auguste Dupouy, séduit les uns et inquiète les autres en « secouant les cimaises poussiéreuses du musée, tombées dans la torpeur depuis 1914 ». Ce dernier fait remarquer dans les collections l'absence d'œuvres de Monet, de Gauguin et de l'École de Pont-Aven et de celles du Quimpérois Max Jacob qui peut « représenter un aspect de l'art moderne et si l'on veut de la peinture abstraite ». Après le départ de la conservatrice nommée au musée de Bordeaux, La Société des Amis du musée continue d'organiser des conférences et quelques expositions : en 1950 « La Marine à voile de commerce et de pêche », placée sous le haut patronage du ministère de la Marine (Ouest-France, 17-2-50) ; en 1952, « Sculptures populaires bretonnes et de Cornouaille » ; et en 1957 « Œuvres des pensionnaires de l'Hôpital psychiatrique de Quimper » avec la participation du directeur de l'hôpital, le Docteur Benoiston. Puis elle semble tomber en sommeil pendant plus de trente ans.

LA RENAISSANCE DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DU MUSÉE

En 1995, deux ans après la rénovation du musée, le moment est propice pour réactiver la Société des Amis du musée. Une centaine de personnes répond à l'appel d'André Cariou et de son adjointe, Sophie Barthélémy, afin d'élaborer les nouveaux statuts et de mener une réflexion sur les projets d'activités destinées au rayonnement et à l'enrichissement du musée. Les statuts sont déposés à la Préfecture du Finistère le 26 avril 1995, on choisit le nom : Association des Amis du musée des beaux-arts de Quimper.

En 1997, le choix du logo de l'Association se porte sur une œuvre emblématique de René Quillivic, (1879-1969), originaire de Plouhinec, *L'Appel aux marins* (1937), créée pour le Pavillon du chemin de fer à l'Exposition Universelle de 1937. Il s'agit d'un plâtre (310x60x50 cm) acquis auprès de la famille du sculpteur en 1990.

Forte de près de 500 adhésions en six mois, l'Association des Amis propose des conférences, des concerts et des voyages culturels en relation avec la programmation du musée et, à partir de 1998, un journal, « Le Courrier des Amis » fait le lien avec les membres. En 1999, pour conquérir et fidéliser un nouveau public, les Amis se mobilisent autour de la réalisation d'une cassette vidéo présentant un parcours à travers les collections.

En 2015 nous avons fêté les vingt ans de la réactivation de l'Association des Amis du musée. Tout en contribuant au rayonnement de celui-ci, nous offrons à nos adhérents de multiples actions et l'opportunité de suivre la vie culturelle de notre région et au-delà : sorties à la journée, voyages à Paris, en région et à l'étranger, et participation aux concerts de la « Folle Journée » de Nantes depuis 2010.

Grâce au dynamisme de l'Association, nous accueillons depuis 2005, deux cycles de cours de l'Ecole du Louvre et nous organisons des conférences en lien avec les expositions du musée ou l'actualité des grandes expositions parisiennes.

20 ANS D'ACQUISITIONS

A partir d'un article du Télégramme daté du 28 décembre 1956, nous pouvons noter une action de mécénat de la Société des Amis du musée : Jean Lachaud, désireux d'honorer la récente disparition de son ami le sculpteur Giovanni Léonardi (1876-1956), rencontré avec Max Jacob à Paris en 1928, remet au musée, en présence du conservateur, Pierre Quiniou, une terre cuite émaillée, *Le Roi Gradlon* (54 x 40 x 16 cm), réalisée par l'artiste à la manufacture HB de Quimper.

Soutenir et aider le musée dans ses acquisitions est, depuis 1995, l'un des rôles essentiels de l'association. La première participation des Amis à l'acquisition d'une œuvre pour le musée est un coup d'éclat ! En 1999, les Amis répondent avec empressement à l'achat de la première œuvre de Gauguin pour la collection du musée, en offrant une somme non négligeable.

L'Oie 1889, tempéra sur plâtre, (53x72 cm), s'ajoute aux deux autres fragments, conservés au musée, du décor de l'auberge du Pouldu : *Nature-morte aux oignons* (1889), de Jacob Meyer de Haan, déposé par l'Etat en 1959, et *Génie à la guirlande* (1892) de Charles Filiger, acquis par le musée en vente publique en 1995.

Au cours de l'été 1889, Gauguin et Meyer de Haan, fuyant la foule de Pont-Aven, s'étaient installés à l'Auberge du Pouldu. Pendant l'hiver 1889, avec Sérusier et Filiger venus les rejoindre, ils entreprennent la décoration des murs, des portes et du plafond de la salle à manger. En 1924, après avoir été masqué par des couches de papier peint, l'ensemble du décor est redécouvert, découpé et mis en vente. *L'Oie*, conservée dans une collection américaine jusqu'en 1977, revient en France dans une collection privée puis est mise en vente publique à Paris, le 5 mai 1999.

En 2005, les Amis se réjouissent d'aider le musée pour l'acquisition de deux œuvres, avec une belle participation pour une peinture de Jules Noël et plus modestement, pour un dessin de Modigliani.

L'œuvre de Jules-Achille Noël (1810-1881), *L'Arrivée de la diligence à Quimper Correntin sous le Directoire* (1873 - Huile sur toile, 100 x 130 cm), dépeint l'arrivée tumultueuse de la diligence sur une représentation fantaisiste de la place. La scène centrale pourrait représenter le retour, en 1814, à Quimper, de la famille de Jules Noël, expatriée à Nancy. Ce tableau trouve sa place dans la collection aux côtés d'une autre peinture de l'artiste, datée de 1870, *Une rue à Morlaix* en 1830 (120 x 90 cm), montrant la volonté du peintre de replacer le sujet du tableau dans un contexte historique cher aux peintres romantiques pour satisfaire le goût des collectionneurs de l'époque.

Le dessin d'Amadéo Modigliani, réalisé en 1915, *Portrait de Max Jacob* (crayon sur papier, 34,5x 26,5 cm) est financé grâce à une souscription menée par Mécénat Bretagne sur le modèle de celle qui a permis au musée de Pont-Aven d'acquiescer en 2004, un dessin de Gauguin, *Bretonnes*.

Le portrait peint de Max Jacob, conservé à Düsseldorf, et le dessin du musée de Quimper comptent parmi les rares œuvres de Modigliani influencées par le cubisme.

En 2009, suivant la proposition d'André Cariou, les Amis ont le plaisir d'acquiescer dans une galerie parisienne une œuvre de Jules Coignet, *Le Chêne au dolmen dans la forêt de Brocéliande*, 1836 (55 x 45 cm) qui doit montrer l'évolution de la représentation du paysage en Bretagne et faire le lien avec les paysages de Pierre-Henri de Valenciennes, de Jean-Baptiste Corot et de Louise-Joséphine Sarazin de Belmont.

Jules Coignet (1798-1860), après avoir délaissé l'étude théorique du paysage pour aller peindre sur le motif en forêt de Barbizon, fait le tour de la Bretagne en 1836 et découvre les mégalithes de Carnac et de Locmariaquer. Dans *Le Chêne au dolmen dans la forêt de Brocéliande*, le peintre réalise le portrait du chêne centenaire en laissant entrevoir la silhouette d'un moine près d'un dolmen. Cette œuvre rappelle la christianisation des sanctuaires celtiques, en accord avec l'inspiration romantique des paysagistes de l'époque.

En 2011, nous avons apprécié de voir le tableau de Coignet dans l'exposition : « De Turner à Monet, la découverte du paysage par les paysagistes au XIX^e siècle ».

Fin 2011, une belle opportunité nous permet d'acquiescer en salle des ventes à Brest, une peinture d'Eugène Boudin (1824-1898), *Noces en Bretagne* (1857), une huile sur panneau de

bois (27x35 cm), datée de la même année que *La Vue du port de Quimper*. Ce petit tableau montre l'arrivée des mariés à cheval à l'auberge, située sur les hauteurs de Quimper. C'est sans doute le souvenir de cette noce à laquelle il a été convié, qu'il raconte dans une lettre adressée à son frère et datée du 27 septembre 1857 : « Les jours derniers, j'ai assisté à une très belle noce... les costumes étaient magnifiques ». Dans le lointain, on devine les flèches de la cathédrale dans le ciel nuageux traité avec des petites touches en camaïeu de gris qui valorisent le rouge vermillon du costume de la mariée dans un style qui fera d'Eugène Boudin l'un des précurseurs de l'impressionnisme.

En 2012, nous faisons l'acquisition dans une galerie vannetaise, d'un grand dessin d'André Dauchez (1870-1948), *Les Baigneuses*, daté de 1901 (100x130 cm). Ce dessin au fusain et à la peinture à l'essence enrichit la collection aux côtés des œuvres de Lucien Simon, son beau-frère.

L'étrangeté de ce dessin nous amène sur les berges de l'Odet dans une lumière dorée de fin d'après-midi en nous surprenant par la nudité des Bretonnes en coiffe qui prennent un bain dans l'une des anses mystérieuses de la rivière. Fin régatier, le peintre aimait remonter la rivière à la voile et décrire dans ses dessins la mouvance des reflets sur l'eau et les innombrables méandres de l'Odet qui changent au rythme des marées.

Notre petite participation en 2013, permet de conclure l'achat d'une magnifique grisaille rehaussée de blanc de Jean-Baptiste Deshayes (1729-1765), *L'Enlèvement de Déjanire* ; cette huile sur papier marouflé sur toile (27x32,5 cm), est traitée avec la vigueur et la fougue de la jeunesse par le gendre de François Boucher (1703-1770). Dans la collection XVIII^e du musée, cette œuvre voisine avec *L'Enlèvement de Proserpine* (1769), peint en grisaille par Boucher, un an avant sa mort.

En 2014, alertés par Guillaume Ambroise de la vente d'une œuvre symboliste dans une galerie parisienne, les Amis se mobilisent pour réaliser l'achat d'une peinture de Thomas-Alexander Harrison, *Marine au clair de lune*, datée autour de 1895 (97x130 cm), où l'on devine quelques points lumineux et les reflets de la lune sur l'étendue sombre de la mer, à peine ridée par quelques vaguelettes.

Les frères Harrison, tous les trois peintres, Thomas-Alexander (1853-1933), Birge (1854-1929) et Butler (mort en 1886), quittent les Etats-Unis en 1879 pour étudier la peinture à Paris. Très vite, Thomas-Alexander se fait remarquer dans la capitale comme le chef de file des peintres américains. Quittant l'atelier de Gérôme à l'Ecole des beaux-arts de Paris, il rejoint son frère Birge à Pont-Aven en 1880 et présente au Salon de l'année, *Côte de Bretagne*. Après Concarneau, il réside à Beg Meil dans une pension de famille qui deviendra le Grand Hôtel ; il y rencontre Marcel Proust et Reynaldo Hahn et peint autour des années 1895, *Marine au clair de lune*. Il donne une vision poétique de la baie de Beg Meil dans une veine symboliste comme l'œuvre conservée au musée, *Marine* (vers 1892-93) décrivant les immenses plages sous les effets de la lune dans une harmonie de bleus violacés.

En 2015, les Amis participent à l'achat d'un dessin de Jean Bouillet (1921-1970), *Portrait de Max à l'étoile jaune* (1943), une encre de Chine sur papier (30x20 cm). Le poète quimpérois est représenté un an avant sa disparition à Drancy, avec l'étoile jaune cousue au revers de sa veste. Ce précieux portrait exprime la résignation de cet homme, né juif et mourant en chrétien, qui a porté pendant deux ans l'étoile jaune, conservée avec ce dessin dans une vitrine de la salle Max Jacob. Le trait acerbe de la plume de Jean Bouillet et l'aplât d'encre noire de l'étoile soulignent avec force l'expression tragique du visage du poète. En fin d'année, les Amis se portent acquiesceurs d'une gouache à la galerie Hervé Péron à Paris, de Lucien Genin, *L'Odet à Quimper*, vers 1929 (53x63 cm) qui représente une vue de l'Odet et de la cathédrale à partir du quartier de Locmaria faite sur le motif, à l'occasion d'un séjour à Tréboul en compagnie de Max Jacob.

En janvier 2016, à l'occasion des vœux, les Amis offrent au musée une œuvre de Jacques Villeglé *La Rue Joubert* datée de 1957, réalisée à partir d'affiches lacérées et décollées provenant d'une rue à Angers.

Marie-Paule PIRIOU



Jacques Villeglé, *Rue Joubert* (Angers), septembre 1957 - 42,5 x 62 cm. Affiches lacérées marouflées sur toile. Don de la Société des Amis du musée, 2016.

Liste des présidents : Jean Lachaud, 1949 - Date indéterminée ; Brigitte Le Cléach, puis René Thos, 1995-1997 ; Martine Divanach, 1997-1999 ; Jean-Louis Roussel, 1999-2000 ; Yvette Grillet Aubert, 2001-2002 ; Jacqueline Feillet, 2003-2007 ; Marie Paule Piriou, depuis 2008.

DE MASSALIA À MARSEILLE

Les Amis mettent un point d'honneur à organiser une fois par an un grand voyage sur le territoire français. En septembre 2015, nous partions ainsi à la découverte de Marseille, passée et présente. À Aix nous allions sur les pas de Cézanne. Voici quelques échos de ces moments passionnants.

Les amis à Marseille et Aix en septembre 2015

VÉNÉRABLE VILLE À L'ATMOSPHÈRE COLORÉE, LÉGÈRE ET SOLIDEMENT IMPLANTÉE DANS SON HISTOIRE DEUX FOIS MILLÉNAIRE, MARSEILLE INSUFFLE D'EMBLÉE AUX VISITEURS SON OUVERTURE SUR LA MODERNITÉ ET LE FUTUR.

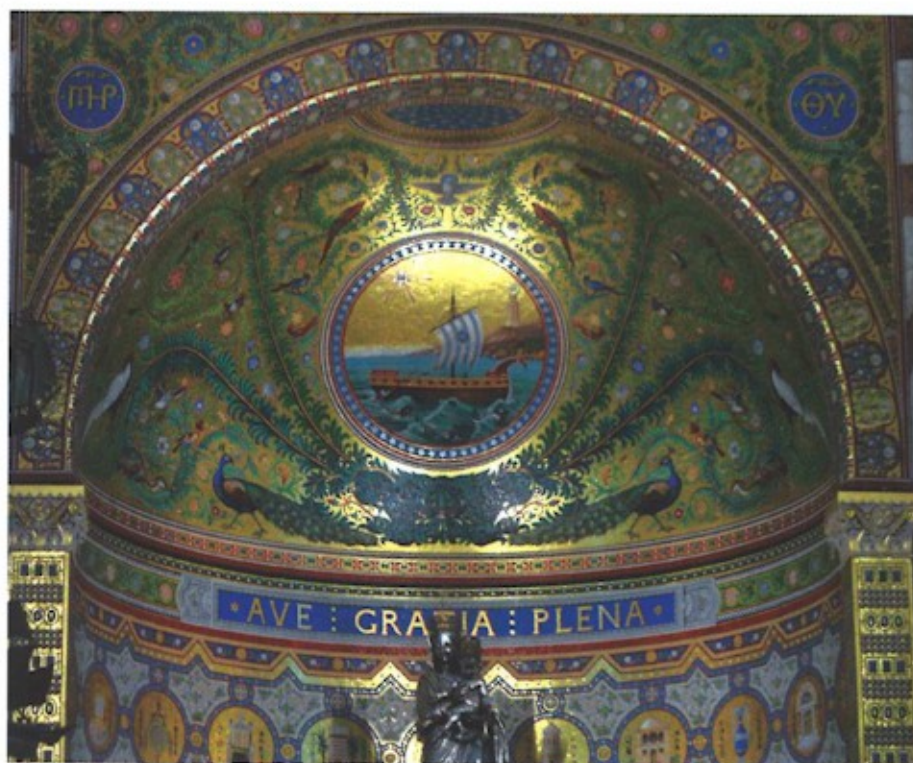


Le MuCEM, à l'abri du soleil derrière une résille de béton fibré.

Du chemin de ronde du Bas Fort Saint-Nicolas, notre exceptionnel et atypique lieu d'hébergement durant cinq jours, nous découvrons un superbe panorama sur le Fort Saint-Jean, le Vieux Port, la ville basse et la ville haute, Notre Dame de la Garde, le Pharo et la Méditerranée. Les lumières du soleil levant conféraient aux forts Saint-Jean et Saint-Nicolas, construits sous Louis XIV, l'allure de forteresses mauresques noyées dans une brume rosée et se détachant sur le bleu profond du ciel et de la mer. De notre salle de restaurant, nous pouvions contempler à satiété les lumières rouge et mauve du soleil couchant inondant bateaux, quais et maisons du Vieux Port. Un soir, le début de la nuit fut soudain interrompu par les étoiles pétaradantes d'un feu d'artifice multicolore qui déclencha chez certains d'entre-nous rires et exclamations de joie devant tant de merveilles inattendues.

Marseille captiva notre attention par sa capacité à lier sans relâche l'ancien et le nouveau : ainsi la transformation réussie des anciens Docks Romains en magasins et bureaux modernes, la réhabilitation des quais en un quartier au nom évocateur « Euroméditerranée », et surtout les coursives du très récent musée le « MuCEM », à l'abri du soleil derrière une résille de béton fibré, d'une élégance étonnante. En effet, quelle sensation déroutante que de déambuler sur des coursives au-dessus de la mer, derrière les ombres dessinées sur le sol par cette originale dentelle de béton, puis de découvrir des terrasses ombragées, et de solides passerelles nous invitant au fort Saint-Jean et sur les hauteurs du quartier du Panier.

Marseille offre ainsi des contrastes, de tout temps savamment préservés et orchestrés par des architectes talentueux, conscients d'établir un lien entre l'antique histoire grecque, celte et romaine de la ville et sa traditionnelle nécessité économique d'ouverture sur la Méditerranée. Les volées d'escaliers partout présentes, telles celles des Accoules, de la Gare Saint-Charles, du Palais Longchamp, la montée à Notre Dame de la Garde et au quartier du Panier, puis la descente dans le vallon des Auffes, nous ont effectivement attesté de cette impression permanente de mouvement dans cette ville trépidante.



Notre Dame de la Garde.

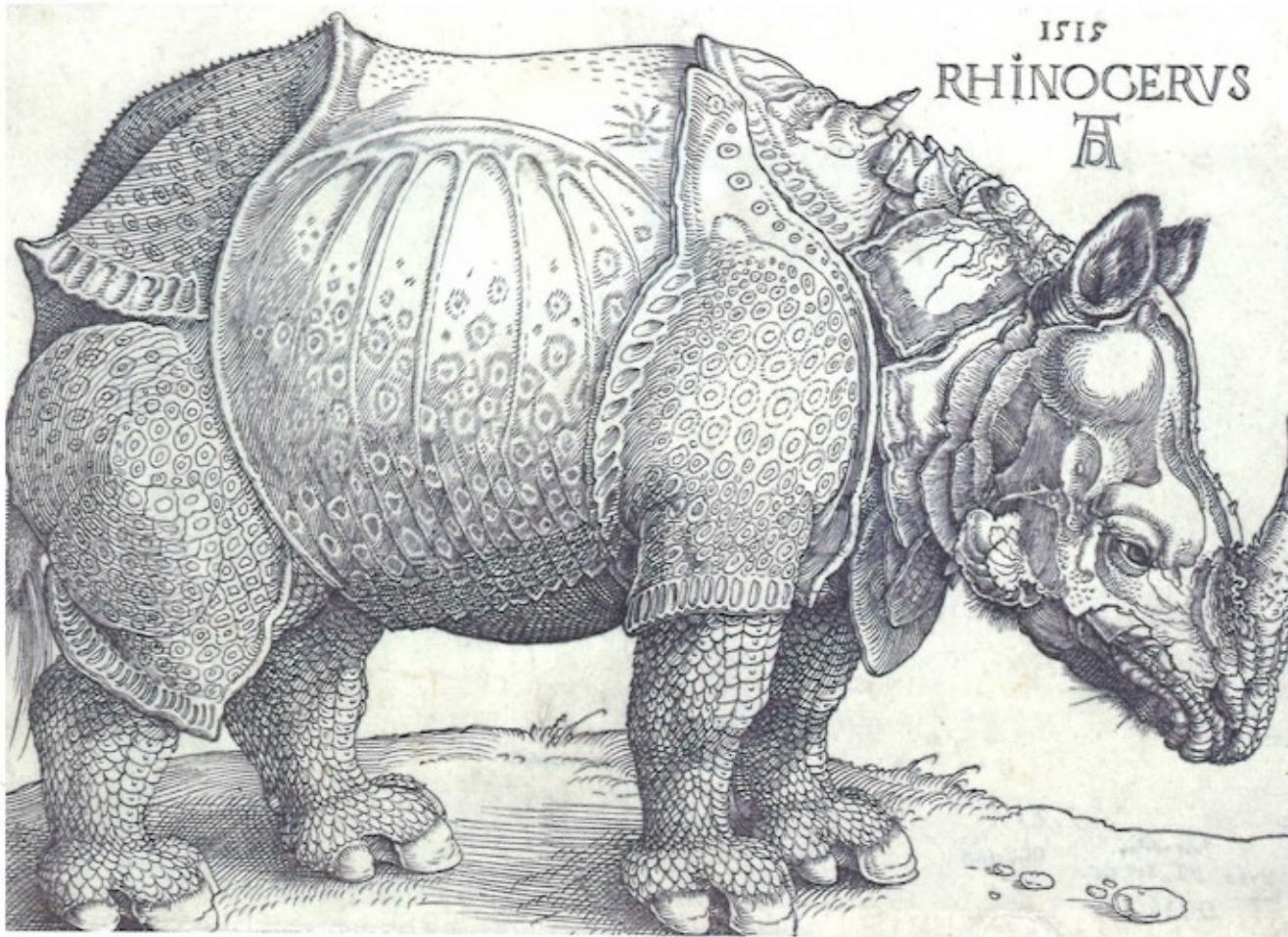
Pourtant, la descente dans la crypte de l'Abbaye Saint Victor, une ancienne carrière romaine transformée en lieu de culte par les premiers chrétiens, la contemplation des splendides mosaïques vénitiennes de Notre Dame de la Garde, les arrêts sur d'innombrables places et terrasses ombragées, nous ont apporté de paisibles moments de détente.

En vérité, Marseille a proposé à notre regard l'évocation chronologique de l'histoire d'une ville, en perpétuelle mutation depuis l'arrivée des grecs vers 600 avant J.C., qui lui ont donné l'impulsion du commerce et de l'ouverture sur la Méditerranée. Ensuite celtes, romains, premiers chrétiens, croisés, l'expansion coloniale, la révolution industrielle, les réfugiés de tout le bassin méditerranéen, les combats de la Seconde Guerre Mondiale, la transition vers le XXI^e siècle ont contribué à bâtir l'histoire commerçante, humaine et artistique d'une ville belle et lumineuse en perpétuelle mutation. La découverte de l'éblouissant MuCEM en 2013 n'est-elle pas l'illustration la plus récente de cette audacieuse aventure d'ouverture sur l'Europe et la Méditerranée ? Symboliquement, ce musée se dresse sur la mer, tel un solide navire de béton, à couple d'un vieil ancêtre, le Fort Saint-Jean.

Marseille la fascinante ne serait-elle pas plutôt l'illusionniste, à l'image de « l'ombrière-miroir » de 1000 mètres carrés, imaginé par Forster, donnant aux passants du Vieux Port une image renversante d'eux-mêmes ?

Je me demande si cette distanciation illusionniste n'est pas en réalité le secret de la longévité de cette ville insouciant, qui lui permet une perpétuelle adaptation au futur et au monde, en dépit des aléas historiques subis. Mais alors, que cachent le miroir, les volets bien fermés de ses vieilles maisons et son allure de décor de théâtre ?

Annie CHAUVELON-ROUSSEAU



De Massalia à Marseille

Albrecht Dürer (1471-1528) *Rhinocéros*, 1515 - Gravure sur bois (21.4 x 29.8 cm).

L'influence d'un rhinocéros à Marseille

VASCO DE GAMA, LE PRÉCURSEUR, PUIS AFONSO D'ALBUQUERQUE, À LA FIN DU XV^e (DÉBUT DU XVI^e SIÈCLE), AVAIENT NÉGOCIÉ ET CONQUIS POUR LE COMPTE DU PORTUGAL, DE SOLIDES IMPLANTATIONS LE LONG DE LA CÔTE SUD OUEST DES INDES. AUSSI À LISBONNE, LE 20 MAI 1515, IL Y A JUSTE CINQ CENTS ANS, PERSONNE NE FUT SURPRIS DE VOIR ARRIVER, AU TERME D'UN VOYAGE DE HUIT MOIS, « LA FLOTTE DES INDES CHARGÉE D'ÉPICES ET AUTRES TRÉSORS ».

Toutefois, un étonnement total s'empara du public, à la vue du débarquement d'un rhinocéros indien, présentant une seule corne, à la peau découpée en plaques, animal jamais revu en Europe depuis l'époque romaine : un cadeau diplomatique du sultan de Cambay (actuel Gujarat) au roi du Portugal Manuel 1^{er}, dit « le Magnifique »... Pour les cours de l'époque, il était tendance de posséder une « ménagerie », collection d'animaux exotiques, rares et coûteux. Savants et curieux vinrent examiner la bête ; le roi fit défiler l'animal et le 3 Juin 1515, jour de la Sainte Trinité, organisait même un combat opposant le rhinocéros à l'un de ses éléphants. Selon Pline l'Ancien, « le rhinocéros est l'ennemi naturel de l'éléphant : il aiguise sa corne contre des pierres, cherchant à atteindre le ventre, partie la plus vulnérable »... ce jour là, il n'y eut pas de véritable combat : « l'éléphant déguerpi ».

Le roi Manuel décida ensuite d'offrir le rhinocéros au pape Léon X dont il sollicitait le soutien... cadeau dans une continuité animale : un éléphant de la même origine, nommé Hanno, avait déjà rejoint le Vatican.

En Décembre 1515, le rhinocéros « paré de velours vert décoré de fleurs, embarqua à bord de la nef « Joao de Pina » pour un voyage du Tage à Rome.

Début 1516, le navire relâcha près de Marseille, à l'îlot d'If : le rhinocéros est invité à « s'ébrouer » sur ce rocher, tout Marseille se précipita pour voir la bête... François 1^{er}, auréolé de sa gloire à Marignan, fit le détour depuis Saint Maximin la Sainte Baume où il était en pèlerinage. Nous ignorons le commentaire royal sur le pachyderme, mais le Roi décida la construction d'une forteresse protégeant l'accès maritime de Marseille. Ainsi naquit le château d'If, première citadelle royale de ce port, la deuxième étant le Fort Notre Dame (où se trouve actuellement Notre Dame de la Garde).

Le navire repartit pour Rome, mais pris dans une forte tempête, fit naufrage sur la côte de Ligurie. Le rhinocéros enchaîné à un mât, « fut incapable de nager et se noya ».

Des rumeurs se répandirent, que l'animal avait été retrouvé sur une plage, puis confié à un taxidermiste et terminait son périple au Vatican sous une forme naturalisée... Les Princes de l'Eglise, à différentes reprises ont démenti cette possibilité : pas de rhinocéros empaillé ou sous forme de carpe dans les caves du Vatican...

Conséquence de l'intérêt immense suscité par cet animal, plusieurs dessins furent transmis à Nuremberg, à Albrecht Dürer (1471 -1528), artiste éclectique, graveur de réputation déjà européenne. C'est donc avec le soutien de cet artiste, qui n'a jamais vu l'animal, que ce rhinocéros devient « une icône célèbre de l'illustration naturaliste ». L'illustration de Dürer est remarquablement juste pour une œuvre réalisée sans observation directe du modèle.

En dépit de quelques inexactitudes anatomiques, la gravure de Dürer devint très populaire : 4 à 5 mille exemplaires furent vendus de son vivant et maintes copies réalisées au cours des siècles suivants. Pour faire court, citons les emprunts à Dürer dans les sculptures de Salvador Dali et Niki de Saint Phalle ...

La construction du Château d'If se termina en 1533, mais ses canons d'une portée limitée

à une centaine de mètres, n'en firent pas une forteresse belliqueuse Ce château fut donc transformé en prison d'Etat, les différents régimes l'utilisant pendant 400 ans. Monument historique en 1920, les Allemands, puis les Américains l'occupèrent pendant la seconde guerre mondiale. A son tour le public, discret au début, maintenant le foule

Parmi les hôtes célèbres, on notera l'italien Alberto Del Campo, magicien expert en philtres, qui termina brûlé vif ; d'innombrables protestants après la révocation de l'Edit de Nantes ; Riqueti, comte de Mirabeau, incarcéré à la demande de son père ; la dépouille du général Kléber avant son inhumation officielle à Strasbourg ; Louis Auguste Blanqui, Gaston Crémieux les héros d'Alexandre Dumas (mélange de mythe, Edmond Dantès, et de réalité, l'abbé Farias, décédé à Paris en 1819). et d'autres ...

Cette Méditerranée, mille choses à la fois, mer changeante ô combien, des civilisations superposées, un brassage humain, un carrefour de destinations ...

Nous n'avons pu accoster au château d'If : un peu de mistral et de houle, notre vedette ne prit aucun risque .

Frustration de ne pouvoir emprunter le chemin du rhinocéros, de visiter le château prison à la recherche de confidences qui imprègnent toujours ses murailles ...

Yves-Ronan LE MAO



Niki De Saint Phalle (1930-2002) *Rhinocéros*, 1998 sérigraphie en couleurs, sur vélin, signée et numérotée 41/100 au crayon, cadre 43 x 56 cm.

Marseille : les cryptes de l'abbaye Saint-Victor

AU-DESSUS DU VIEUX PORT, LES TOURS CRÉNELÉES DE LA BASILIQUE SAINT-VICTOR SONT LE SEUL TÉMOIN DU MARSEILLE MÉDIÉVAL. L'ANCIENNE ABBAYE, FONDÉE ENTRE LE IV^e ET LE V^e SIÈCLE SUR LES TOMBES DES MARTYRS DE MARSEILLE, RECONSTRuite ET AGRANDIE À PARTIR DU XII^e SIÈCLE, SERA FORTIFIÉE ET PRENDRA UNE PLACE IMPORTANTE DANS LE SYSTÈME DE DÉFENSE DE MARSEILLE. UN ANCIEN ABBÉ DE SAINT-VICTOR, DEVENU PAPE AU XIV^e SIÈCLE SOUS LE NOM D'URBAIN V, FERA CONSTRUIRE LE TRANSEPT ET LE CHŒUR DE L'ABBATIALE QUI A TRAVERSÉ LES SIÈCLES.

Lors de la Révolution, en 1797, l'abbaye Saint-Victor sera transformée en dépôt de fourrage pour l'armée. Le cloître et les bâtiments conventuels commenceront d'être détruits, et leur démolition continuera tout au long du XIX^e siècle, pour les besoins de l'urbanisme et la création de voies de circulation. Pourtant, après le concordat de décembre 1802, l'Archevêché reprendra possession de l'Abbatiale, promue basilique, mais Saint-Victor ne redeviendra jamais une abbaye.

La visite de la Basilique ne manque pas d'intérêt, en particulier le chœur du XIV^e siècle. Mais la partie la plus originale, et qui mérite la plus grande attention, est sans conteste l'ensemble des cryptes, antérieures à l'abbaye médiévale, et même à la christianisation de Marseille. Elles contiennent des fragments de sarcophages et des épitaphes païennes qui montrent que ce lieu était à l'origine une nécropole romaine. Peut-être les chrétiens y ont-ils trouvé refuge, comme dans les catacombes, avant qu'au IV^e ou au V^e siècle, avec la fin des persécutions, ils y établissent leur première église ? En ce lieu historique, on découvre comment s'est effectuée, dans la société marseillaise, vers la fin du IV^e siècle, la transition entre l'organisation sociale romaine dominante, et celle de l'Eglise qui l'a peu à peu remplacée. Dès le V^e siècle, ces cryptes deviennent le siège d'une vie monastique, et il va s'y établir une première abbaye qui prendra son essor au tournant du millénaire.

L'architecture des cryptes de Saint-Victor est donc antérieure à la construction de l'abbaye ; on peut y discerner un atrium qui, jusqu'au début du XIX^e siècle, comportait neuf colonnes romaines de marbre ou de granit provenant d'édifices païens, colonnes qui furent prélevées et réemployées pour orner des jardins ou des carrefours. Dans les cryptes, il reste encore, de cet atrium antique, une mosaïque florale de facture très romaine, et sans thème religieux. Une stèle funéraire du II^e siècle découverte à proximité porte l'inscription « DM », ce qui d'après les spécialistes signifie « Dieux Mânes ».

Proche de l'atrium est le « martyrium » élevé au-dessus de deux tombes jumelles du IV^e siècle, qui renfermeraient le corps de deux hommes considérés comme des martyrs chrétiens.

Sur ces tombes fut édifée une basilique primitive avec une nef centrale, que l'on discerne encore malgré les reconstructions du Moyen-Age.

Dans les autres cryptes ou chapelles, on peut découvrir les sarcophages, datant pour la plupart du IV^e siècle, ayant contenu la dépouille de nombreux saints vénérés par les fidèles marseillais : Saint-Maurice et ses compagnons, Sainte Eusébie, Saint Cassien qui fut le fondateur de l'abbaye Saint-Victor... L'un de ces sarcophages serait un fragment du coffre de pierre ayant apporté d'Ephèse la dépouille des Sept Dormants, ces fameux Dormants d'Ephèse qu'on honore aussi chaque année au Vieux Marché de Saint-Brieuc lors d'un pardon œcuménique ; car ces sept Dormants sont connus et honorés aussi bien par les juifs que par les chrétiens, et sont nommés dans la « sourate 18 » du Coran.

Parmi les œuvres plus récentes, chacun a remarqué la pierre tombale de l'Abbé ISARN, une grande dalle plate rectangulaire flanquée de deux extrémités en demi-cercle, où apparaissent le visage et la crosse de l'Abbé, et à l'autre extrémité ses pieds. Les inscriptions qu'elle porte permettent de la dater du XI^e siècle, peu de temps après la mort d'ISARN (1207).

Chacun de ces sarcophages et de ces monuments est intéressant, et mériterait une description précise. On ne peut pas passer sous silence le sarcophage des Saints-Innocents, qui date du II^e siècle, où l'on peut discerner sur un bas-relief les silhouettes de Romulus et Remus nourris par une louve... belle illustration de ce qu'on a dit sur la spécificité de ce lieu, qui illustre le passage de l'Empire romain à l'Eglise ! On ne peut oublier non plus un chapiteau à la sculpture très primitive, censée être le portrait de Saint-Lazare, évêque d'Aix en Provence. On remarquera enfin, à l'entrée de la nef du martyrium, une vierge noire en bois de noyer, datant du XIII^e ou XIV^e siècle, vendue aux enchères à la Révolution, et revenue à Saint-Victor, berceau du christianisme à Marseille

Jean-François THERY



Dalle funéraire de l'abbé Isarn.



Sanctuaire paléochrétien.



Paul Cézanne, *Les Baigneuses*, 1890 - huile sur toile (29 x 45 cm). Musée Granet. Aix-en-Provence.
© Bernard Terlay.



Paul Cézanne, *Portrait d'Émile Zola* - Toile inachevée datant de 1862 (25 x 20cm). Musée Granet. Aix-en-Provence.
© Bernard Terlay.

Le musée Granet d'Aix en Provence

LE MUSÉE GRANET D'AIX, CRÉÉ DANS LE PRIEURÉ DE SAINT JEAN DE MALTE, EST INAUGURÉ EN 1838. C'EST UN GRAND BÂTIMENT CLASSIQUE DU XVIII^e, QUI JOUXTE L'ÉGLISE DU MÊME NOM. CEZANNE, À PARTIR DE 18 ANS, Y SUIT DES COURS DE DESSIN. C'EST FRANÇOIS MARIUS GRANET QUI DONNE SON NOM AU MUSÉE EN LÉGUANT À LA VILLE SA COLLECTION PERSONNELLE DE DESSINS ET TABLEAUX EN 1849. PAUL CEZANNE NÉ À AIX EN 1839, EST DÉCÉDÉ DANS SA VILLE EN 1906. SEULEMENT NEUF TABLEAUX DE CÉZANNE SONT EXPOSÉS AU MUSÉE « DÉPÔT DE L'ÉTAT EN 1984 » CAR LE CONSERVATEUR DE L'ÉPOQUE DÉCLARA QUE « TANT QU'IL SERAIT VIVANT AUCUNE TOILE DE CEZANNE NE SERAIT ACCROCHÉE » !

Parmi les œuvres exposées, nous en retiendrons trois :

« L'Apothéose de Delacroix »

CEZANNE a toujours vénéré DELACROIX comme un grand maître qu'il admirait au Louvre. Ici, il imagine Delacroix emporté aux nues par deux anges. Au sol, les adorateurs ont les bras levés vers le ciel. Ils sont installés sur un monticule de terre ocre, qui apporte une note gaie. On voit PISSARRO devant son chevalet sur le côté droit, MONET avec un chapeau conique au milieu, et lui-même CEZANNE assis auprès d'un chien. Un arbre à gauche est penché vers le centre, des buissons sur la droite. Une félicité tranquille, entre artistes, et le grand maître qu'on distingue à peine.

« Les Baigneuses »

Dans cette toile, elles sont au nombre de huit. CEZANNE reprend ce sujet plusieurs fois, commençant peut-être avec les « *Trois Baigneuses* » en 1876-77 ; puis les « *Quatre Baigneuses* » en 1877-78 ; les « *Cinq Baigneuses* » en 1877-78 ; pour terminer avec les « *Grandes Baigneuses* », toile inachevée de 1905, de grande taille (208 x 257 cm), œuvre conservée à Philadelphie.

Sur la toile d'Aix, il y a un équilibre entre deux groupes de femmes (trois d'un côté, cinq de l'autre), certaines assises, d'autres appuyées ou debout devant un arbre. L'arbre de gauche est très fourni et bien droit ; celui de droite penche vers le centre. Au milieu, un ciel clair avec un grand nuage rose évoque une forme féminine. Comme dans les autres tableaux, la couleur dominante est le bleu, froid mais apaisant.

Les visages ne sont pas dessinés, les formes seulement esquissées, cernées d'un trait plus foncé. Les corps comme tous les corps féminins nus de CEZANNE sont presque blancs, par opposition aux corps masculins plus colorés.

« Portrait d'Émile Zola »

Souvenir d'une époque où ils étaient amis. CEZANNE poussé par ZOLA, monte à Paris en 1861, et s'y installe en 1862. Ses tableaux sont refusés aux divers salons. En 1872, il s'installe à Auvers sur Oise, peint avec PISSARRO puis s'écarte peu à peu du mouvement impressionniste, et rejoint la Provence en 1882.

ZOLA publie « *l'Oeuvre* » en 1886, il envoie un exemplaire à CEZANNE qui se reconnaît dans le personnage de Claude LANTIER, personnage qui va d'échec en échec. C'en est alors fini de leur amitié ! Pour autant Zola ne détruit pas le portrait qui est acheté par le marchand

Ambroise VOLLARD. Le portrait réapparaît en 1979, il est acquis par la Communauté du Pays d'Aix et est exposé au musée depuis 2011.

C'est une pochade, une exécution rapide, sur un fond non déterminé. On dirait un instant non posé, il y a juste l'essentiel : ZOLA jeune écrivain perdu dans ses pensées.

Dans ce Musée GRANET, vous pouvez voir l'autre passion de CEZANNE : La montagne de la Sainte Victoire, peinte au moins 80 fois, sous tous les éclairages, en toutes saisons, à toutes les heures; et des natures mortes aux pommes...

Annik THERY



Paul Cézanne, *L'Apothéose de Delacroix* (27x35 cm) réalisée entre 1890 et 1894 - Musée Granet. Aix-en-Provence. Dépôt du Musée d'Orsay en 2006 - © Bernard Terlay.

VOYAGE À PARIS

Riche programme dans un Paris attristé : voyage des Amis en novembre 2015

DE 1640 À 2014 : QUELQUES MOMENTS EN COMPAGNIE DE 374 ANS D'HISTOIRE ARTISTIQUE FRANÇAISE, EUROPÉENNE ET INTERNATIONALE. DANS UN CONTEXTE EMPREINT DE GRAVITÉ ET DE TRISTESSE, NOUS NOUS SOMMES SENTIS MALGRÉ TOUT, PORTÉS PAR LA FORCE PÉRENNE DE LA CULTURE QUI NOUS A ACCOMPAGNÉS DURANT NOS TROIS JOURNÉES PASSÉES DANS PARIS EN DEUIL SUITE AUX ATTENTAS DU 13 NOVEMBRE.

A notre arrivée, nous faisons connaissance au **Château de Maisons-Lafitte** avec les audaces architecturales novatrices de François Mansart qui, en 1640, fit entrer dans ce vaste château lumière, harmonie, et légèreté pour le confort, l'esthétique et l'élégance de la splendide demeure de Mr de Longueuil. Il ouvrait ainsi la voie du classicisme à la française : le vestibule d'honneur ouvert sur les jardins, l'escalier d'honneur comme suspendu grâce à l'emploi d'une ossature métallique invisible, les vastes et lumineuses cuisines en sous-sol et l'élégant cabinet de détente dit « aux miroirs », sont aujourd'hui les témoignages d'une audacieuse volonté d'ouvrir l'architecture française à la modernité et le bien-être quotidien. Etourdis par le raffinement et la richesse d'un décor très bien conservé, notre esprit a pu ensuite s'amuser à la vue de cabinets de curiosités où étaient exposés des centaines d'objets bizarres, beaux, laids, splendides et parfois horribles.

Le lendemain, à l'**Institut du Monde Arabe**, nous plongeons dans les eaux de la baie d'Aboukir en Egypte pour découvrir les Mystères d'Osiris, univers magique des fouilles sous-marines de Franck Goddio. Quel plaisir que d'accompagner le voyage d'Osiris dans les antiques cités englouties d'Héracléon et de Canope, grâce à une habile mise en scène muséographique associant vidéo, témoignages, pièces de monnaie, statuettes, barques votives, gobelets, bijoux, stèles, colossales statues et autres témoignages d'une étonnante mixité culturelle perse, grecque, romaine, byzantine et arabe. Le protagoniste principal de l'exposition, Osiris, et sa fratrie (Seth, Horus, Isis, et Nephthys), nous racontent un voyage où mythes, réalités historiques, légendes et cultes religieux se confondent pour délicieusement nous égarer dans un monde inaccessible mais merveilleux. Nous devenons alors les spectateurs émerveillés d'une histoire vieille de 2500 ans qui se passe dans deux cités englouties et récemment redécouvertes. Sommes-nous parvenus à reconstituer les « Mystères d'Osiris » qui se déroulaient jadis comme un drame sacré et étaient joués chaque année à Héracléon et Canope ? Ne préférons-nous pas rester dans l'émerveillement et croire, comme les anciens égyptiens qu'Osiris fertilisait toute l'Egypte en provoquant la crue du Nil par l'éparpillement de ses humeurs ?

Après les Mystères d'Osiris le mythe Picasso, peut-être tout aussi fabuleux, a captivé notre esprit, comme le voulait d'ailleurs Picasso lui-même.

L'**Hôtel Salé** du XVII^e abrite désormais une partie de l'œuvre de Pablo Picasso, génial personnage et peintre du XX^e. Cet immense hôtel particulier, situé dans le quartier du Marais, a suffisamment d'espace et de prestige pour présenter les périodes bleue, rose, cubiste, surréaliste, néoclassique, de l'avant, pendant et après-guerre, les compagnes inspiratrices, les céramiques et les multiples aspects de ce peintre prolifique. Nous fûmes alors entraînés dans le tourbillon de recherche artistique que fut la longue et tumultueuse œuvre de Pablo Picasso jusqu'à son décès en 1973. Dans cette profusion d'œuvres, choquantes parfois, pourquoi ne pas finalement retenir la simple colombe blanche, symbole de paix ? Ne serait-ce pas le message posthume de Pablo Picasso qui a su habilement ouvrir de multiples portes à l'art contemporain par une provocation consciente, l'exploitation des femmes aimées, sa propre

mise en scène dans les médias, et susciter admiration, fascination ou rejet ? N'oublions pas pourtant que Pablo Picasso était entouré d'œuvres de Le Nain, Manet, Matisse, Renoir, Cézanne, qu'il considérait comme les bases sûres de l'art français. Pouvoir ainsi parcourir l'œuvre de Pablo Picasso, où création artistique et vie personnelle furent intimement mêlées, nous a permis de percevoir la stupéfiante modernité et la force d'expression créatrice de l'artiste ; ses dernières œuvres ne représentent-elles pas un ultime défi de l'artiste qui, à travers l'art, atteste la victoire de la peinture seule, à laquelle Pablo Picasso a beaucoup sacrifié ?

L'ambiance plus intimiste et méditative de l'exposition consacrée aux artistes coréens modernes et contemporains du **Musée Cernuschi** nous a touchés différemment, car l'approche nécessitait une démarche plus intériorisée de notre part. Il s'agissait de comprendre et d'appréhender, comment les artistes coréens ont procédé à un processus de modernisation, d'occidentalisation et de transformation, sans toutefois se départir de leur longue tradition artistique et méditative, ainsi que de leurs liens très forts à la nature.

L'expatriation au XX^e siècle de ces artistes coréens à Paris ou en Occident leur a permis de développer un langage pictural original parce qu'ils ont continué à approfondir et à exploiter leur culture d'origine, en explorant par exemple les potentialités de matériaux naturels.

Nous découvrons dans les œuvres de LEE UNGNO (1904-1989), de SHIM KYUNG-JA (née en 1944), de BANG HAI JA l'utilisation du hanji, papier traditionnel coréen, qu'ils plient, découpent, assemblent, collent, mettent en forme PARK SEO-BO (né en 1931) pour en explorer les potentialités plastiques.

Ainsi BANG HAI JA (né en 1937) froisse le hanji, en obtient des surfaces irrégulières, l'utilise sur le recto et le verso du support, et le recouvre de fines couches de peinture, ce qui produit une impression étonnante de profondeur et de vibration chromatique (affiche de l'exposition).

LEE BAE (né en 1956) utilise même du charbon, collé sur la toile, puis poncé pour obtenir de fines irisations chatoyantes.

KIM TSCHANG-YEUL (né en 1929) insère des caractères de la calligraphie traditionnelle à l'arrière-plan de gouttes d'eau qui s'écoulent de la toile comme de délicates pierres précieuses. CHAE SUNG-PIL ramasse lui-même en Corée de la terre aux couleurs diverses qu'il emploie ensuite avec de l'encre et des pigments pour composer des paysages de cascades et de montagnes.

HONG IN SOOK (née en 1962) abandonne même le pinceau et n'utilise que l'encre de Chine et du papier frotté, pour des compositions abstraites évoquant des paysages de sa Corée natale.

Ces quelques exemples permettent de se rendre compte combien ces artistes coréens ont, au XX^e siècle, ouvert en France et en Occident de nouveaux horizons picturaux et un langage artistique innovant, grâce à une interaction entre l'art contemporain occidental et l'art traditionnel coréen, empreint de spiritualité et d'un profond respect de la nature.

Annie CHAUVELON

Musée Cernuschi : Exposition Séoul-Paris-Séoul

A L'EXCEPTION DE QUELQUES FIGURES DE L'ART CONTEMPORAIN COMME LEE UFAN OU LEE UNGNO, L'ART CORÉEN DEMEURE MOINS CONNU EN FRANCE QUE CELUI DU JAPON OU DE LA CHINE. DANS LE CADRE DE L'ANNÉE FRANCE-CORÉE, LE MUSÉE CERNUSCHI, INSTALLÉ DANS L'ANCIEN HÔTEL PARTICULIER DU DONATEUR, HENRI CERNUSCHI (1821-1896), PRÈS DU PARC MONCEAU, S'EST HABILLÉ AUX COULEURS DU MATIN CALME.

Les artistes sont tous coréens mais travaillent à Paris depuis plusieurs années voire des dizaines d'années. La programmation mêle peinture ancienne, design, mode et art contemporain. A l'occasion de notre circuit parisien 2015, nous avons franchi les portes du Musée où nous attendaient deux enseignantes de l'Ecole du Louvre.

Un petit rappel historique s'impose : Vers 1920-1930, Paris est le centre du monde artistique. Les artistes coréens commencent à apprendre à travailler selon des styles et des techniques occidentales et apprennent à regarder les modèles français. Quelques artistes coréens arrivent à Paris, somme toute, très peu nombreux encore.

En 1950, Paris est un phare, une destination privilégiée pour quelques-unes des figures majeures de l'art coréen contemporain, lesquelles vont venir se former dans la Ville Lumière. Les liens entre Paris et Séoul ont perduré jusqu'à aujourd'hui puisqu'il existe une « colonie » importante d'artistes coréens.

Quelques œuvres parmi tant d'autres exposées au Musée Cernuschi :

PAEK YOUNGSU (né en 1922) *Au bord du lac* - 1961 – huile sur toile.

Cette peinture, bien qu'exécutée à l'âge de 39 ans, rappelle encore quelque peu ses œuvres de jeunesse marquées par une touche expressionniste et le souvenir des « Fauves », découverts lors de ses études au Japon. L'atmosphère poétique de ce paysage nourrit la méditation mélancolique d'une figure humaine, systématiquement isolée à l'époque.

LEE UNGNO (1904-1984) *Composition* – 1970 – Collage de coton sur papier.

Lee, un des grands artistes de l'art coréen contemporain, a su dépasser et transcender sa formation initiale de calligraphe et peintre traditionnel. Suite à l'expérience de collages de papiers imprimés et traditionnels coréens, au début des années 1960, il s'oriente vers des formes géométriques, organiques, parfois plus décoratives, entre la cellule et le signe.

SHIM KYUNG JA (née en 1944) – *Karma* – 2002 – Encre et couleurs sur Hanji (papier traditionnel coréen).

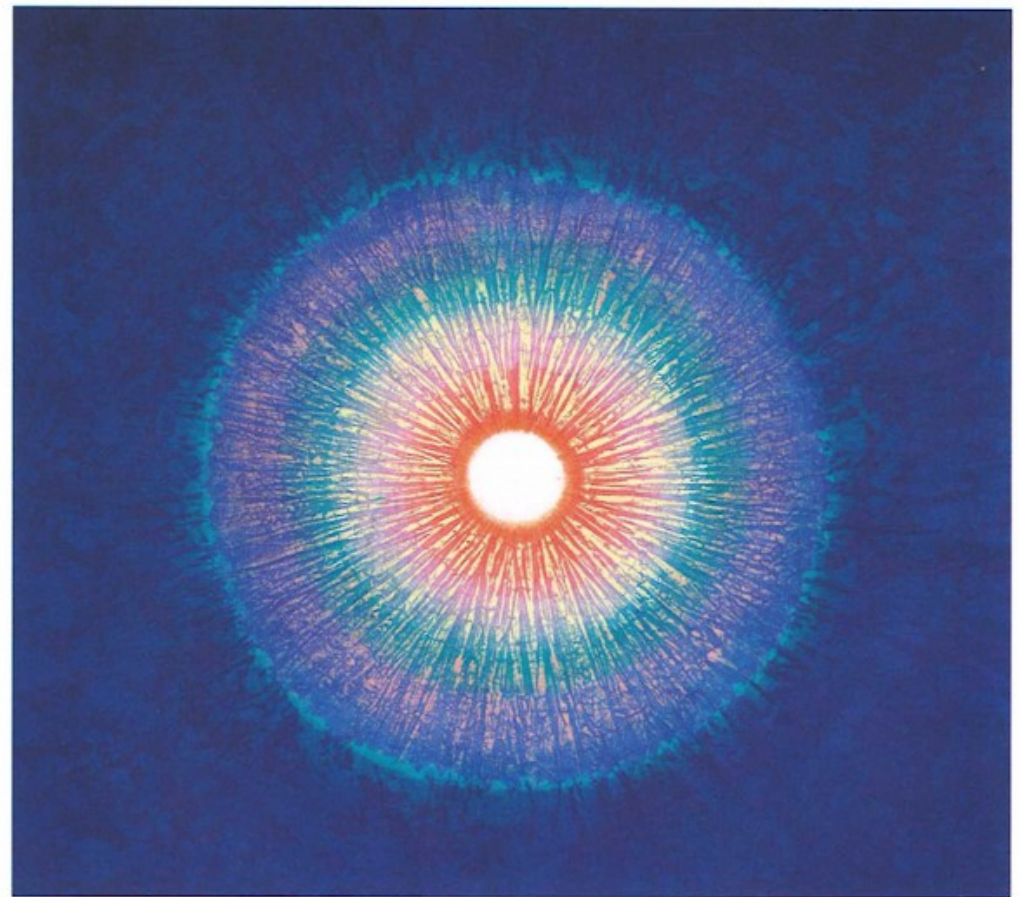
La technique de SHIM KYUNG JA revisite la tradition de l'estampage : elle prend des empreintes de feuilles, d'arbres, d'écorces et de troncs lors de ses promenades en forêt. Puis, dans son atelier, elle choisit, déchire ses papiers estampés et les colle dans des compositions symboliques, témoins de ses interrogations métaphysiques sur le cycle de l'existence. Les recherches de Shim sur le thème du karma se poursuivent depuis une dizaine d'années avec ici, une composition plus décorative et plus colorée.

BANG HAI JA (née en 1937) – *Naissance de lumière* – 2014 – pigments naturels sur papier.

L'œuvre témoigne de l'aboutissement de recherches entamées dès sa jeunesse sur la place de la lumière de plus en plus centrale dans une réflexion globale et abstraite sur l'univers, intensifiée ici par la superposition de teintures vives sur le recto et le verso d'un papier traditionnel hanji froissé.

Merci à Anne-Colombe Launois et à Thanh Trâm Nguyen-Journet, nos deux conférencières, de nous avoir permis cette promenade dans l'histoire de l'art coréen.

Améline BUISSON



BANG HAI JA (née en 1937) – *Naissance de lumière* – 2014 – pigments naturels sur papier.



SHIM KYUNG JA (née en 1944) – *Karma* – Encre et couleurs sur hanji (papier traditionnel coréen).

Conseil d'Administration des Amis du musée des Beaux-Arts de Quimper pour 2016

Présidente : Marie-Paule PIRIOU - Vice-président : Yves-Ronan LE MAO
Trésorière : Danielle HUET - Secrétaire : Annik THERY.

Pierrick BAZIN, Philippe BOYER, Améline BUISSON, Antoinette CATTO,
Séverine CHAUSSY, Jacqueline FEILLET, Yvette GUEGUEN, Anne-Marie LE COZ,
Josée LE SCOUL, Anne-Marie MARGUERITAT, Nicole METIER, Nicole RIVET,
Lionelle SELLIER, Dany SEZNEC, Carmen STEPHAN.

Le Journal des Amis du Musée est une publication de l'association des Amis du musée des Beaux-Arts de Quimper, réservée aux adhérents.

Directrice de publication : Marie-Paule PIRIOU.
Coordination de rédaction : Annik THERY.
Conception graphique : Séverine CHAUSSY - www.severinechaussy.com
Impression : Imprimerie du Commerce. Dépôt légal : avril 2016 ISSN 2273-9831
musee@mairie-quimper.fr www.mbaq.fr
40, place Saint-Corentin 29 000 Quimper

Voyage à Paris



Picasso devant la sculpture *La femme au jardin* lors de l'exposition du 16 juin au 30 juillet 1932 à la galerie Georges Petit, Paris - Tirage contrecollé sur carton ©RMN-Grand Palais (musée Picasso de Paris) / Mathieu Rabeau.



Picasso Pablo (dit), Ruiz Picasso Pablo (1881-1973) *Nature morte : buste, coupe et palette* - 3 Mars 1932 Paris, musée Picasso - Photo ©RMN-Grand Palais (musée Picasso de Paris) / Jean-Gilles Berizzi ©Succession Picasso.

Trois jours à Paris

Mercredi 25 novembre

Partis de Quimper à 5 heures du matin nous voilà au **Château de Maisons Laffitte** à 14 heures, magnifique demeure du 17^e siècle, construite par François Mansart pour René de Longueil, à proximité de la forêt Saint Germain, domaine de chasse royale.

Judi 26 novembre

Ce matin, l'**Institut du Monde Arabe**. Juste un peu de temps pour flâner seule, d'un pont à l'autre, avant la visite commentée de l'exposition «Osiris, mystères engloutis d'Égypte». En ce matin ensoleillé, la Seine, la statue de Sainte Geneviève, avec en arrière-plan les tours de Notre Dame, c'est beau !

Puis, impressionnante plongée dans le temps, avec Osiris, entre Canope et Héracléon, à travers les objets découverts récemment sous l'eau, au large d'Aboukir et d'Alexandrie.

Déjeuner à L'Escarmouche, restaurant remarquable dans cette cave voûtée au décor superbe.

A l'**Hôtel Salé** entièrement rénové, nous attend un univers totalement différent, les œuvres de Picasso, que notre guide nous permet de décrypter et apprécier à travers les multiples facettes de ce génie hors du commun. Difficile de choisir, mais voici le tableau que j'aurais aimé accrocher chez moi : *Claude dessinant, Françoise et Paloma*, peint à Vallauris le 17 mai 1954. Je retiens aussi cette phrase griffonnée par Picasso sur du papier journal : «il faut vraiment avoir la trouille pour avoir peur d'une colombe».

La nuit tombe, le car nous dépose devant Notre-Dame qui resplendit dans sa lumière blanche. Près de moi, dans la pénombre, un couple d'amoureux se bécote sur le banc public, un musicien joue de la guitare. Est-ce que je rêve ? Non, face à Notre Dame, l'entrée de la Préfecture de police, illuminée aux trois couleurs, bleu, blanc, rouge, nous rappelle les événements tragiques du 13 novembre 2015.

Dix neuf heures trente, nous voilà à l'intérieur de la **Sainte Chapelle**, où telle un bijou dans son écrin, je me détends, au son du violon de David Braccini, violon solo de l'orchestre Classik de Paris, qui nous interprète l'intégrale des suites et partitas de Bach.

Vendredi 27 novembre:

Au **Musée Cernuschi**, nous faisons connaissance avec des artistes contemporains venus de Corée à Paris, dans les années 1950-1970, de Lee Ungno à Lee Ufan. Je retiens plus particulièrement les deux tableaux de Kin Tschang Yeul dont «Récurrence», où les gouttes d'eau se mêlent à la calligraphie.

Après un déjeuner très rapide, non loin de l'Arc de Triomphe, nous entrons au **Musée Marmottan-Monet**, pour une visite commentée de la collection particulière d'Arthur et Hedy Hahnloser-Bühler. Ici c'est le «Chapeau mauve» de Félix Vallotton que j'emporte avec moi et en prime, «Les aloës à Cassis» de Manguin.

Cap vers le jardin d'Acclimatation où toutes voiles dehors, nous attend le majestueux bâtiment de la **Fondation Louis Vuitton**, œuvre de l'architecte Frank Gehry. Visite libre : Je commence par faire le tour de ce navire extraordinaire avant de monter tout en haut de la grand voile où chacun peut apprécier les différents points de vue par cet après midi ensoleillé. En descendant, je me laisse égarer dans différentes galeries, entre les tableaux d'Andy Warhol, Michel Majerus, *la Bocca* de Bertrand Lavier (un canapé rouge, semblable à celui de Dali, grosses lèvres charnues posées sur un congélateur !). Je traverse des espaces musicaux, dont un, où plusieurs d'entre nous se sont laissés surprendre par l'obscurité totale dans laquelle l'artiste a décidé de nous plonger brutalement, évocation du cataclysme créé par les années noires de la Shoah.

Voilà trois journées à Paris, bien remplies, parfaitement organisées.

Merci Amelina, Merci les Amis.

Hélène FAVENNEC

L'Institut du Monde Arabe et Osiris

MYSTÈRES ENGLOUTIS D'EGYPTE OU L'HISTOIRE D' OSIRIS. PEUT-ON AFFIRMER AUJOURD'HUI QU'EST ENFIN ÉLUCIDÉE L'ÉTRANGE ET MYSTÉRIEUSE HISTOIRE D'OSIRIS, PÈRE D'HORUS, FRÈRE ET ÉPOUX D'ISIS, ROI LÉGENDAIRE ET MYTHIQUE DE L'EGYPTE ANCIENNE ? SANS DOUTE.

Grâce à la pugnacité et à l'entêtement d'un archéologue français, Franck Goddio et à son équipe (50 personnes de toutes nationalités surtout égyptienne) des fouilles sous-marines vont être menées pendant des années, sur 110 Km² ! près du port d'Alexandrie dans la baie d'Aboukir pour retrouver les villes de Thônis-Héracléion et Canope englouties dans les eaux du Nil au VIII^e siècle. Villes disparues à cause de phénomènes géologiques, cataclysmiques ou sismiques. Des fouilles rendues possibles grâce aux méthodes acoustiques et magnétiques modernes comme les magnétomètres à résonance nucléaire.

Et l'inespéré arriva... celui de découvertes fabuleuses enfouies sous l'eau et dans les sédiments et remontées en parfait état.

Un rêve enfin réalisé et devenu réalité : Osiris sauvé des eaux, ressuscité !

Mais ce qui va aider ces archéologues sous-marins, c'est cette stèle de granite noir de près de 2m, sortie intacte des limons et gravée d'hiéroglyphes sur laquelle on peut lire un décret du pharaon « enjoignant de prélever une dîme sur tous les bateaux à Thônis » d'où cette évidence : Héracléion et Thônis ne sont qu'une seule et même ville ! (Thônis pour les Égyptiens – Héracléion pour les Grecs)

Goddio et ses équipes sont stupéfaits et encore plus motivés. Ils vont remonter : 64 bateaux, 700 ancres, des sarcophages, des pièces d'or et de bronze, des instruments culturels, des figurines, une statue colossale d'un roi de 5m en granite rose, celle d'une reine de 4,90 m et celle, étonnante, de Hâpy (dieu de la fertilité) de 5,90 m, pesant 6 tonnes ! Pêche miraculeuse...

Mais surtout, ils vont comprendre enfin les mystères entourant Osiris grâce aux 250 objets exhumés qui servaient, pour la plupart, à commémorer chaque année, la grande cérémonie en son honneur ainsi que les rituels osiriens avec ses codes précis : les statuette d'OSIRIS « végétant » et OSIRIS « sokaris » étaient emmenées vers leur tombeau en une longue procession nautique de plusieurs kilomètres sur les canaux de Thônis à Canope (d'où cette barque votive de 11m de long retrouvée dans un canal). Il faut savoir que les statuette de l'année antérieure étaient remplacées par les nouvelles régénérées !

Aventure extraordinaire que nous a dévoilée cette Exposition avec ses 250 trésors exceptionnels ainsi qu'une quarantaine d'œuvres uniques sorties pour la première fois des Musées du Caire et d'Alexandrie.

Spectaculaire et fascinant.

Une autre manière de percevoir l'Empire des Pharaons.

Yvette de MORCOURT



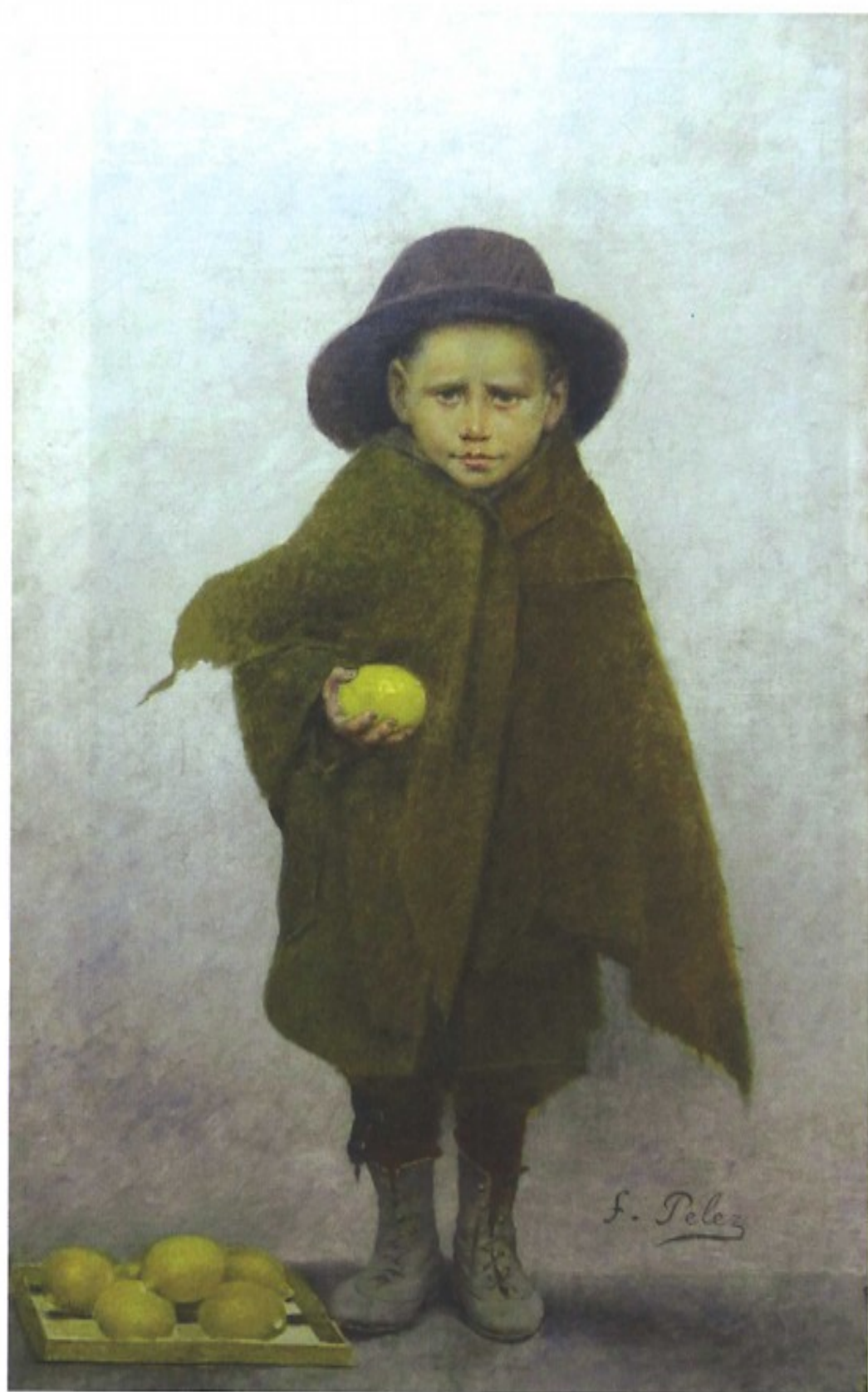
Le réveil d'Osiris - (montre le redressement du dieu revenant à la vie) - Sculpture d'un gnaiss (pierre similaire au granit) de couleur chaude, date de la 26^e dynastie, la coiffe est une couronne tchéni (mot qui signifie «soulever, exhausser» - Matières : or, electrum, bronze) - ©Musée égyptien Le Caire.



Plongeur tenant une statue en bronze d'un pharaon, découverte dans la zone sud-ouest du temple d'Amon Géreb à Thônis-Héracléion) - Ce roi, dans l'attitude de la marche tenait un bâton de la main droite. Il pourrait s'agir d'un roi de la 30^e dynastie ou de la 26^e dynastie celle de Psammétique II (595-589 av. JC).



Pectoral de la 22^e dynastie, trouvé à Tanis dans la tombe du pharaon Chéchaq II (env. 890 av. JC) - ©Musée égyptien du Caire.



Fernand Pelez (1848-1913) - *Le Petit Marchand de citrons.*

Précisément, au sein de ce cortège de miséreux émergeait une œuvre bien peu connue des amateurs quimpérois et qui figure dans nos collections depuis 1933. Ce Petit Marchand de citrons de Fernand Pelez provient de la collection de Charles Godeby, peintre bien connu à Quimper pour les décors réalisés dans les escaliers d'honneur de la mairie, et qui était alors conservateur au musée des beaux-arts de cette même ville. On ignore par contre l'historique de l'œuvre avant son entrée dans les collections de Godeby puis son achat par le musée.

Difficile à dater, ce tableau a probablement été conçu à la fin des années 1890, terminant le cycle consacré à la peinture des métiers du pavé parisien. En effet, Fernand Pelez apparaît comme le successeur pictural du livre et de la lithographie romantiques qui avaient popularisé avec succès les « cris de la ville » et les « tableaux de Paris ». Précédé de plusieurs compositions qui toutes décrivent des figures enfantines où perce nettement l'influence de la peinture espagnole du Siècle d'or, notre tableau offre une vision plus resserrée et radicale sur ce petit monde de la misère. Adoptant une présentation frontale, l'artiste impose une image saisissante de cet enfant dont le visage et la main droite tenant un citron émergent curieusement de son accoutrement mo-

A propos d'une peinture peu connue : **Le Petit Marchand de citrons de Fernand Pelez (1848-1913)**

Le public se souvient peut-être d'une exposition présentée au musée du Petit-Palais à Paris en 2009-2010 et qui rendait subtilement hommage à un artiste bien peu connu encore aujourd'hui : Fernand Pelez. Cette exposition, au sous-titre explicite, la Parade des humbles, permettait de retracer avec une riche iconographie la carrière d'un artiste complet et dont le talent s'épanouit à la fin du XIX^e siècle, après la Commune, dans une Troisième République parfois oublieuse de ses nécessiteux. C'est ainsi que le regard de tous les visiteurs était inévitablement attiré par cette incroyable « procession des rejetés de la fête du Paris fin-de-siècle, depuis les saltimbanques anémiés en passant par les danseuses abattues jusqu'aux loqueteux des rues ».

nochrome. La technique méticuleuse tend à rivaliser avec l'art du portrait photographique et décrit avec une vivacité, où perce une certaine tendance au misérabilisme, la mine chafouine de ce « môme de Paris ». La réussite de ce tableau réside également dans la parfaite économie de moyens que le peintre s'impose. Le fond, quasi monochrome, permet de projeter la masse sombre des vêtements de l'enfant tout en laissant deviner le corps gringalet. La touche, présente à l'arrière-plan, se dilue avec la toile pour signifier les habits, créant une sorte de mimétisme avec la texture des matières.

Œuvre saisissante, cette petite icône de la misère a sans doute été prisée puisqu'on en connaît au moins une autre version conservée au musée des beaux-arts de Chambéry ainsi qu'une réplique de petit format vivement esquissée (commerce de l'art). On ne sait si ce tableau de Quimper correspondait au goût de son dernier propriétaire, Charles Godeby, ni si ce réalisme vériste a pu l'influencer, en revanche on ne peut s'empêcher de songer aux fameuses compositions de la période bleue de Picasso...

Guillaume AMBROISE